



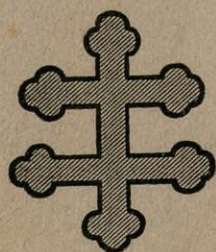
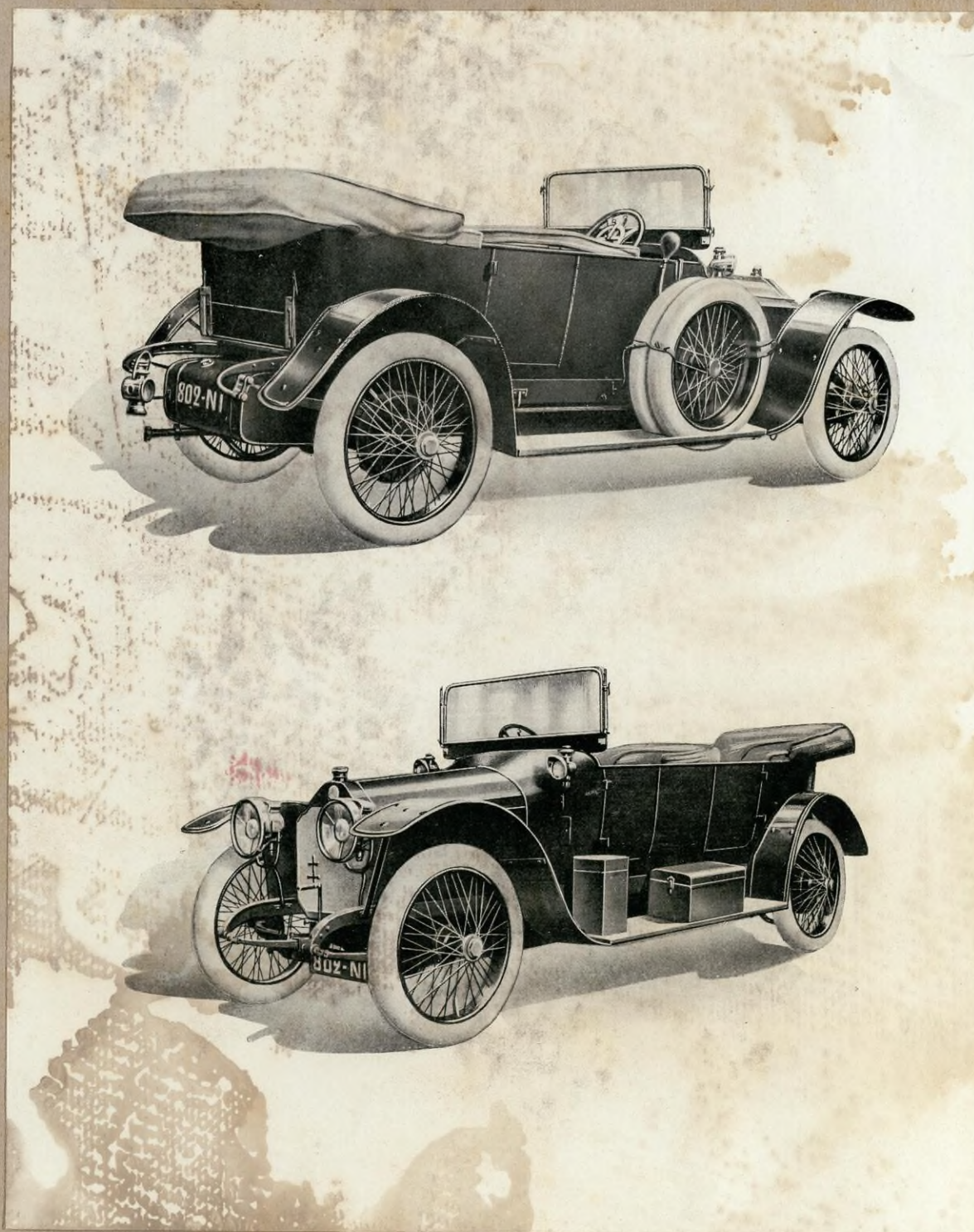
SEM

LE
VRAI &
LE FAUX
CHIC ≡

Lorraine Dietrich

La Nouvelle 20 HP

TYPE LORRAINE



Usines et Bureaux :
ARGENTEUIL
(Seine-et-Oise)

Magasins d'Exposition :
21, CHAMPS-ÉLYSÉES
:: :: PARIS :: ::

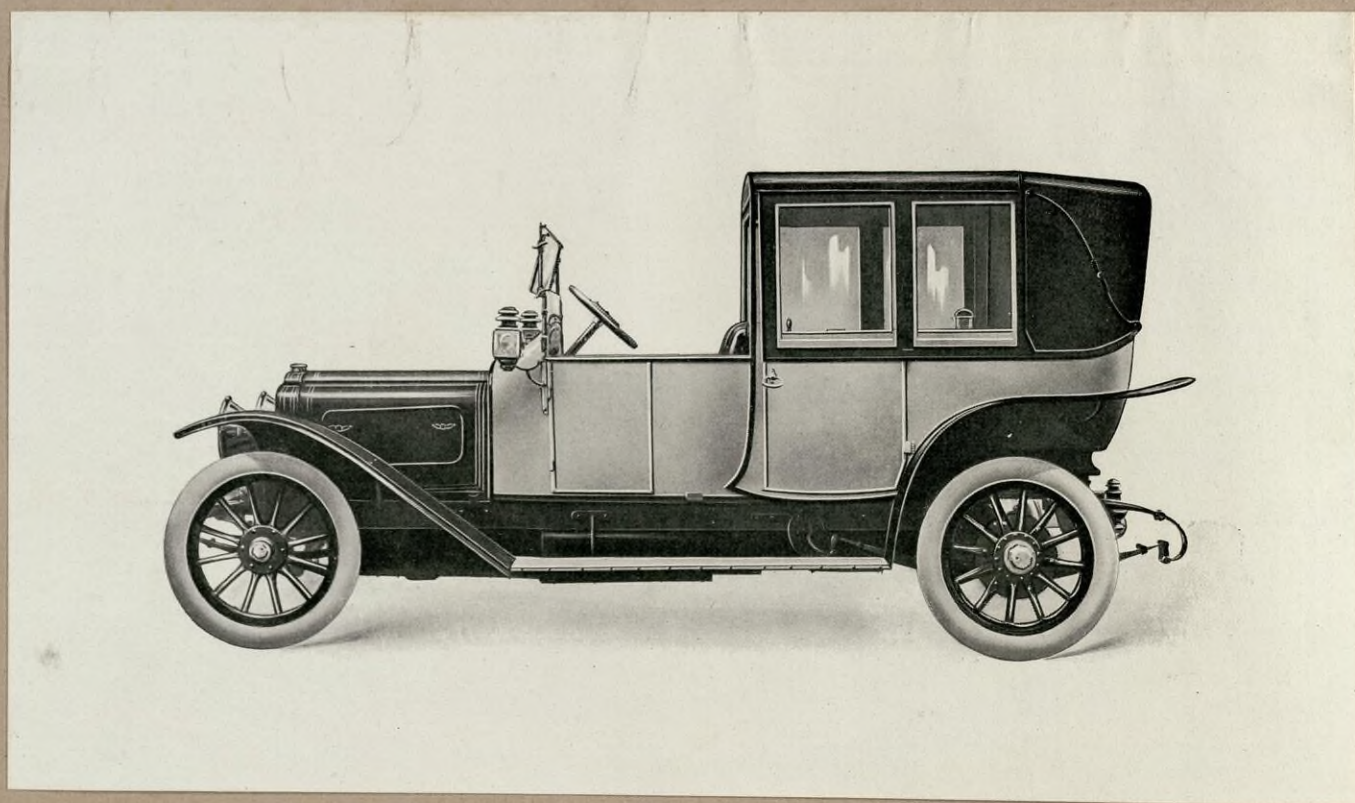
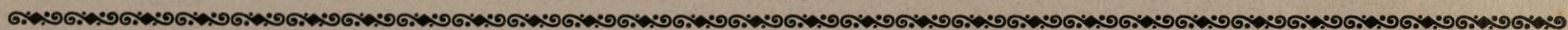


A. BOLER

exécute lui-même ses modèles de
BRONZE D'ÉCLAIRAGE

237, RUE SAINT-HONORÉ
11, RUE DE CASTIGLIONE
PARIS
(PRÈS PLACE VENDÔME)

Installations complètes de Châteaux et d'Appartements



CARROSSERIE DE LUXE

EUGÈNE BOULOGNE ET FILS

E. BOULOGNE FILS, Successeur

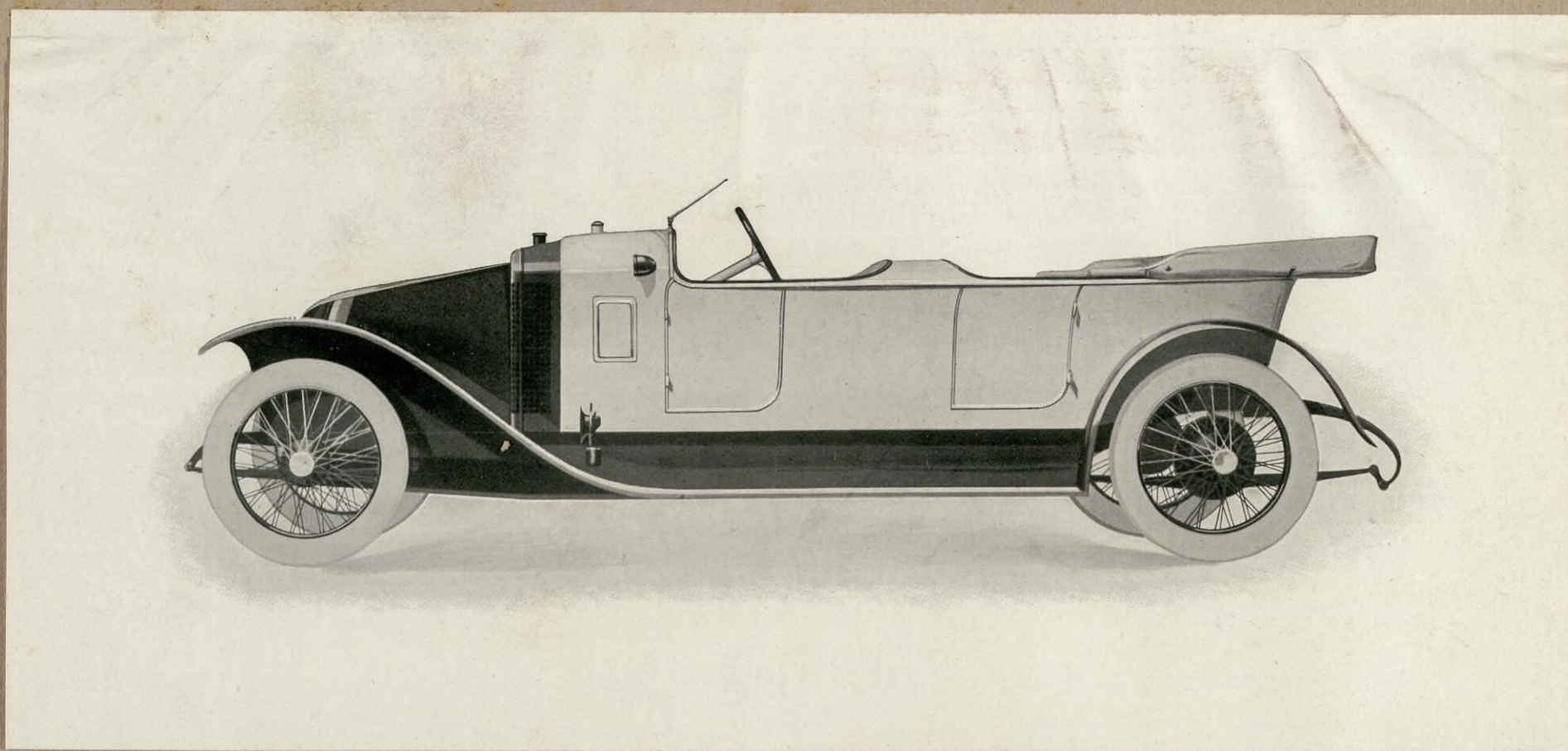
148, Rue de Courcelles, PARIS

ALDA

:: La Voiture à la Mode ::

Constructeur FERNAND CHARRON

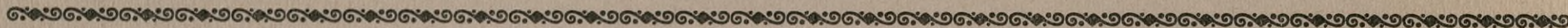
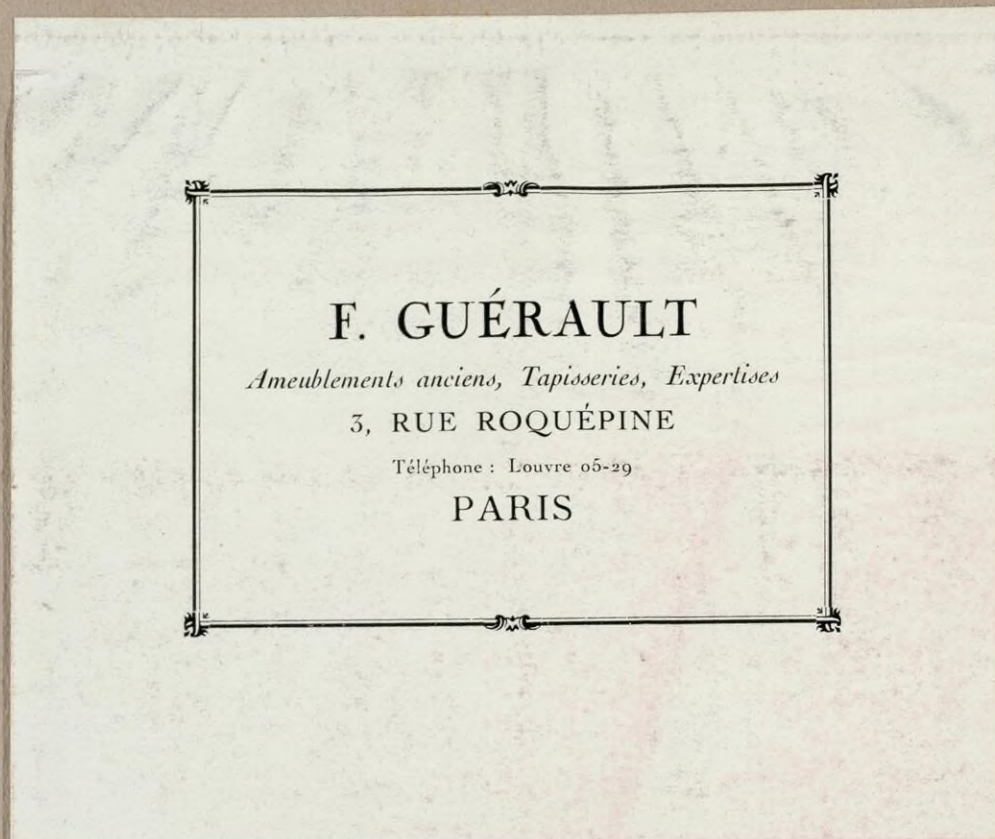
:: 27, Avenue Marceau — COURBEVOIE ::



LA TRIOMPHATRICE DE PARIS

La plus élégante comme ligne

La meilleure suspension



Dans le Côte d'Azur rapide

HOTEL ASTORIA

PARIS

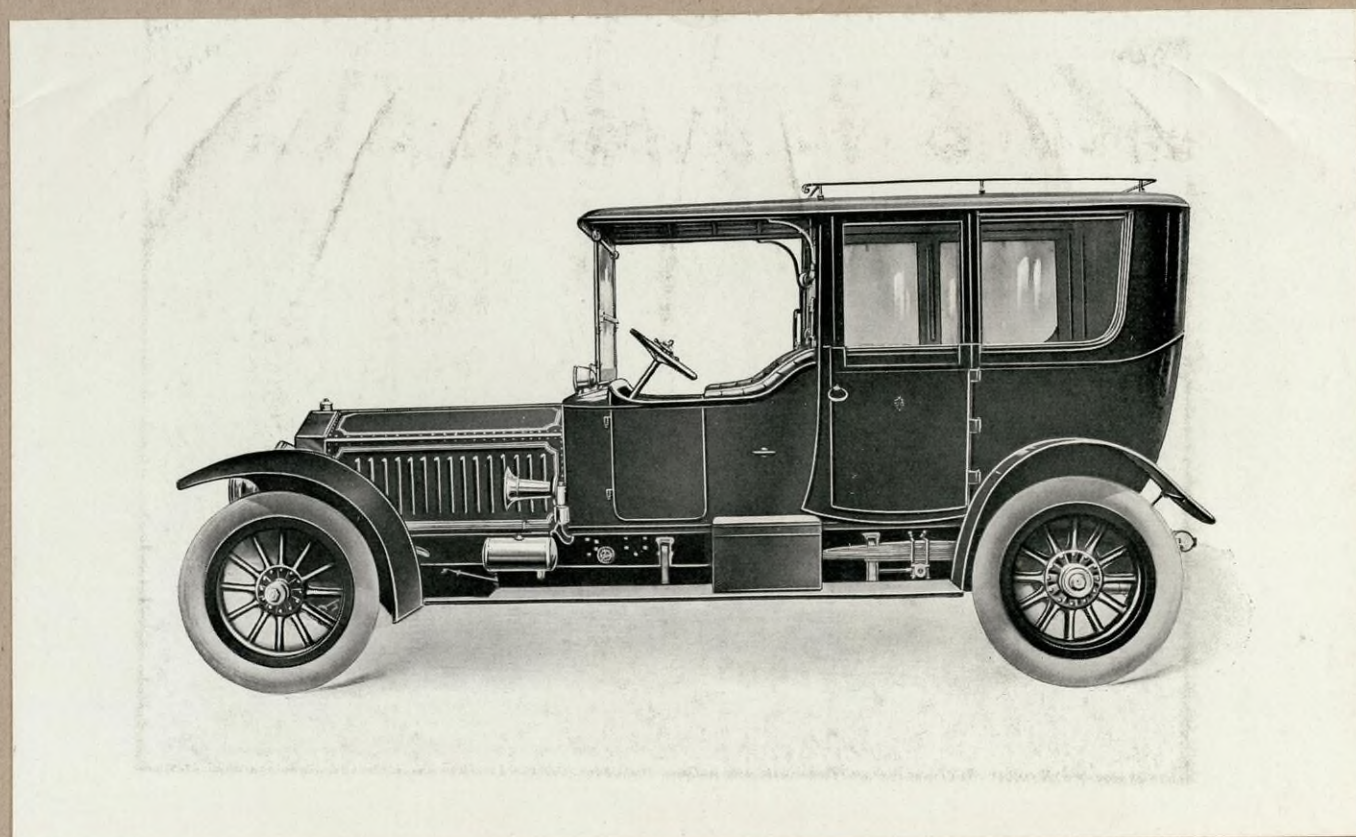
Place de l'Étoile — Avenue des Champs-Élysées

RESTAURANT
ÉLÉGANT
Orchestre Artistique



GRILL-ROOM
CONFORTABLE

Hôtel de grand luxe et du confort



Voiture livrée à S. M. l'Empereur de Russie pour son usage personnel

Aucune Succursale
.....

KELLNER ET SES FILS
KELLNER FRÈRES, Successeurs
125, AVENUE MALAKOFF — PARIS



CARETTE^{MC}

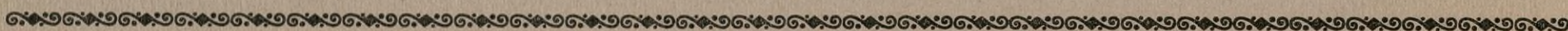
Tailleur de Luxe

121, BOULEVARD HAUSSMANN

Téléphone : Wagram 17-27

PARIS

FOURNISSEUR BREVETÉ
DES COURS ÉTRANGÈRES



GÉLOT

Chapelier de S^M le Roi Edouard VII.

12, PLACE VENDÔME

PARIS



LE VRAI ET LE FAUX CHIC

Avant-Propos

Prétendre imposer son goût c'est faire d'avance la preuve qu'on en manque. Je m'excuse donc, avant tout, de ce titre qui peut paraître présomptueux. Je n'ai nullement l'intention de m'ériger en arbitre. Mais aujourd'hui le désordre qui règne dans la Mode et les Industries d'art est tellement flagrant qu'il convient d'établir un contrôle. Je souhaite d'exposer dans cette série d'Albums, par des images et un texte qui les commente, l'opinion des personnes de bon sens qui ont gardé au milieu de ce désarroi le sentiment de la mesure. Caricaturiste, je me suis exercé à rechercher le caractère des choses et des gens et à en découvrir le côté ridicule. C'est à ce titre que je me permets cet essai de critique, ce petit pamphlet qui, malgré une fantaisie parfois un peu outrée, conserve un but sérieux d'assainissement et de raison.

SEM





COPYRIGHT BY "SUCCÈS", 18, RUE ROYALE, PARIS
25TH MARCH 1914



La mode n'est plus une exclusivité réservée à des spécialistes, elle a fait un appel à la collaboration directe des peintres, et même des littérateurs. Le théâtre a dû lui céder une place importante, et la suprême répétition d'une pièce est réservée aux couturières. Les grands quotidiens lui consacrent chaque jour des articles et chaque semaine des pages entières. Les magazines spéciaux pullulent et on édite des publications de grand luxe dignes de figurer dans les cartons des bibliophiles. Les représentants les plus éminents de la couture ont été décorés de la Légion d'honneur, et l'un d'eux a acquis justement une réputation universelle de goût pour sa collection d'objets d'art et de tableaux, dont la dispersion fut un événement.

Tout ce grand mouvement qui s'est dessiné autour de la mode est justifié car, dans cette industrie éminemment française, Paris dépense au jour le jour infiniment d'esprit inventif et de grâce, et même de génie. Plus peut-être qu'à sa littérature, à ses arts et à sa science, il lui doit son prestige mondial. Mais aujourd'hui cette activité, excellente en soi et qui a créé une salubre émulation, s'est tellement accrue qu'elle atteint la frénésie la plus folle. Trop de gens maintenant, sans éducation spéciale, sans frein, sans disci-

plaine, sans contrôle, s'occupent de la mode et lui communiquent leur fantaisie débridée, leur fièvre de changement et leur désordre. Cela va jusqu'au vice. On retrouve dans cette fureur les mêmes symptômes qui ont caractérisé l'hystérie du tango. C'est le délire du chiffon, la "Modomanie", si je puis dire.

Pour bien comprendre ce nouveau cas pathologique, il faut avoir fréquenté les salons des grands couturiers, au moment du coup de feu, entre quatre et six heures. Il faut en avoir respiré l'air saturé d'arômes trop exquis, de parfums fermentés, mélangés à l'imperceptible odeur de fourmis qu'apportent les arpettes de leur faubourg. C'est suave et faisandé, raffiné et bestial. Cela sent à la fois la rue de la Paix et Belleville, le fard tourné, le fauve des fourrures, le relent des aisselles échauffées. C'est une atmosphère vibrante, comme chargée des ondes nerveuses qui se dégagent de toutes ces impatiences, de ces convoitises, de ces indécisions, de ces ardeurs contenues, de ces marchandages qui se débattent à mi-voix dans l'étouffement des tapis et des tentures. J'ai observé les femmes élégantes, mondaines, grues, actrices qui s'y coudoient confondues dans le même délire de toilette, assises parmi des liasses d'échantillons jetées en monceaux qu'elles pétrissent avec des gestes inconscients, d'une main avide, aux ongles agacés de satin et de moire. Autour d'elles passent, virent et repassent des mannequins muets, au sourire de cire, les frôlant, les enveloppant de la caresse de leurs robes traînantes, inlassablement renouvelées, grisant leur imagination de mouvements onduleux et rythmés, de poses séduisantes, de contorsions discrètes et savantes. J'ai guetté l'expression excédée, vaincue de leur visage sous le verbiage des vendeuses qui les enjôlent, les endorment en faisant jouer devant elles les velours et les soies, en agitant des manteaux éblouissants comme des cappas de torero sous leurs yeux fascinés. Cependant qu'à travers les grandes et nobles fenêtres voilées de tulle, les façades graves de la place Vendôme entrevue semblent contempler sévèrement du haut de leur dignité traditionnelle ces scènes d'hystérie moderne.

Et vers le soir, après la bataille, les dernières clientes parties, les salons aux lambris Louis XVI, déserts et refroidis, semblent se recueillir dans le passé et rentrer dans l'histoire. Avec leurs tapis jonchés de bouts d'étoffes piétinés, de paillettes et de pendeloques arrachées, leurs cheminées au marbre nu, sans pendule et sans candélabre, leurs commodes ventrues, aux tiroirs béants dégorgeant des fanfreluches et des chiffons soyeux, comme fourragées à coups de piques, ils donnent l'impression d'avoir été dévastés par quelque pillage. Ils prennent presque l'aspect tragique que durent avoir les appartements de la Reine à Versailles après la journée du 10 août.



Mais la rue de la Paix déborde et les maisons de deuxième ordre, les boîtes à côté se multiplient maintenant dans tous les quartiers de Paris.

Là, plus de retenue. Ces faiseurs sans vergogne, devenus de véritables impressarii, montent des espèces de gala à chaque changement de saison et, sous prétexte de lancer la mode nouvelle, organisent la présentation de leurs modèles inédits comme une féerie de music-hall. Entre un tango de



Mistinguett et une chanson de Fursy, ils font parader en musique, sur une scène enguirlandée de fleurs en papier et de lampions jusqu'au milieu du public, à la " Sumurun ", un étrange corps de ballet plus ou moins russe, persan ou valaque, toute une théorie de mannequins désarticulés, de femmes-serpents enduites de toilettes venimeuses qui ondulent, se convulsent lentement, le ventre en offrande et un pied traînant, mimant une sorte de tango à vide sous les yeux des spectatrices, — malheureuses snobinettes que ces managers sans scrupules énervent de thé frelaté et de vagues dopings, en attendant le jour prochain où ils pousseront le cynisme jusqu'à les enivrer de cocaïne et d'éther pour les mieux mettre au point, les réduire à l'état de pauvres inconscientes prêtes à subir la plus extravagante exploitation.

Nous n'en sommes pas là heureusement, mais il était temps de dénoncer et de flétrir ces répugnants et grotesques spectacles qui compromettent le bon renom de Paris. C'est une œuvre de perversion morale et matérielle que poursuivent, dans ces exhibitions scandaleuses de mannequins au choix, — où il ne manque que la négresse — ces Bataclans de la couture, ces bastringues de la mode.

Et voici que maintenant, pour mettre un comble à ce délire, les grands magasins, entraînés par ces mauvais exemples, entrent dans le mouvement, y apportent leur monstrueuse activité et se mettent à faire de la mode intensive.

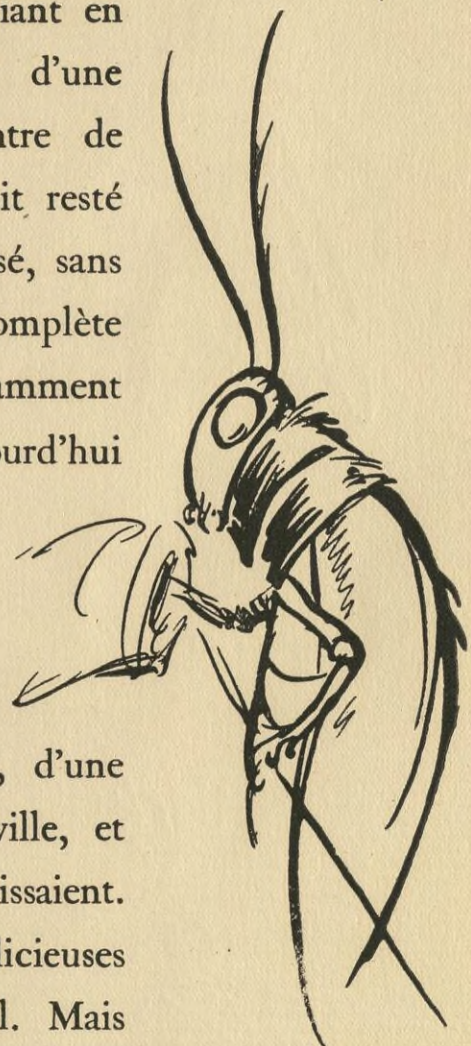




Imaginez qu'un Parisien de race, de goût délicat et sûr, appréciant en connaisseur le charme sobre de la Parisienne, se soit décidé, lassé d'une existence de plaisirs, à aller chasser les grands fauves dans le centre de l'Afrique. Supposez — contre toute vraisemblance d'ailleurs — qu'il soit resté dix ans parmi les peuplades nègres, absolument isolé du monde civilisé, sans lettres, sans nouvelles, sans journaux, sans cinémas, dans l'ignorance complète de l'évolution de la vie moderne. Pris de nostalgie, il revient précipitamment et, après un rapide voyage enlevé d'une seule traite, il arrive aujourd'hui à Paris.

Avec une sorte de fringale, il se répand dans les lieux de plaisirs, les théâtres, les music-halls, les restaurants à la mode. Sur la foi de ses souvenirs, il y cherche ardemment, dans la foule qui lui est devenue étrangère, ces Parisiennes connues et aimées autrefois, d'une élégance exquise, en parfaite harmonie avec le ciel modéré de la ville, et dont la bonne tenue, l'allure à la fois désinvolte et discrète le ravissaient. Inquiet et déçu, il en découvre à peine quelques-unes, toujours délicieuses sous une apparence très nouvelle, qui répondent encore à son idéal. Mais elles semblent isolées, comme perdues parmi une multitude de créatures bizarres, aux silhouettes paradoxales, dont l'aspect inexplicable le fige de stupeur.

Les unes, hérissées de piquants, de torses et d'antennes, gainées d'élytres mouchetées d'ocelles venimeuses, évoquent des cantharides géantes; d'autres, d'un vert de poison avec leur buste trop grêle pour leur lourd abdomen en étal,

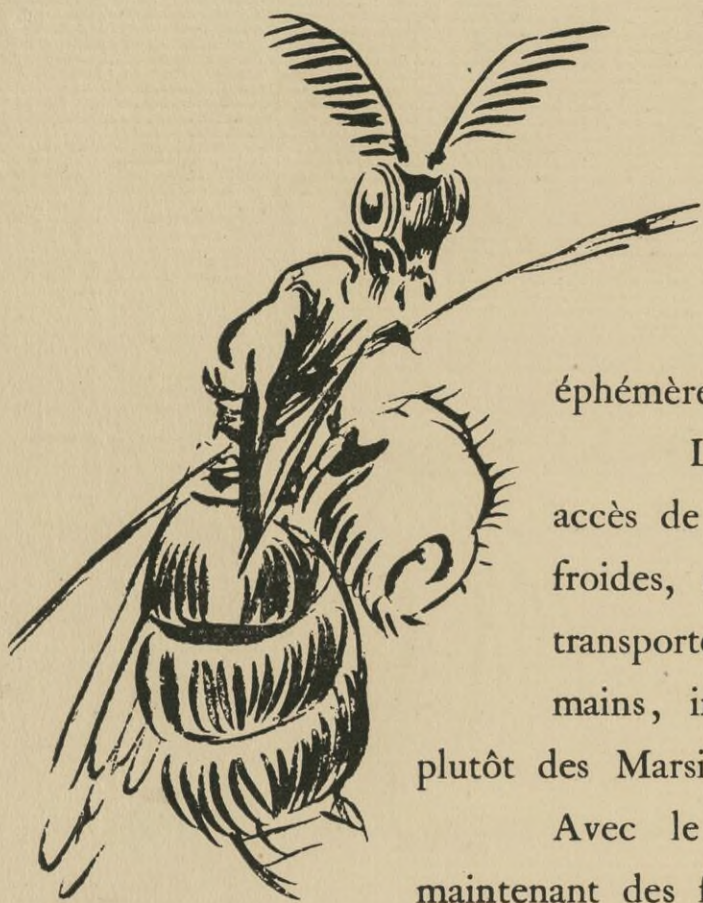


montrent l'obscénité terrible des mantes-religieuses en folie, prêtes à dévorer leurs mâles; d'autres encore, molles, annelées, presque gluantes, se convulsent, ondulent, se traînent comme des chenilles diaprées. Voici la Truxale coiffée d'une mitre en pyramide, la hideuse Empuse, l'Epeïre au ventre discoïde et festonné, voici le Charençon, le Carabe cornu, la Mouche

à viande à tête bleue. Effarante vision, sabbat de microscope! Toutes ces têtes baroques, échappées de l'imagination d'un entomologiste en délire, s'agitent, sursautent, tremblent sur des pattes grêles, en faisant vibrer leurs ailes de gaze ou de velours, sous l'éclairage mercuriel des dancing-palaces, comme un essaim de monstrueux éphémères dans un rais de soleil.

Le malheureux revenant, épouvanté, se croit pris d'un accès de fièvre coloniale; il se demande, inondé de sueurs froides, s'il n'est pas la proie d'un cauchemar et n'est pas transporté dans une autre planète. Ces êtres singuliers, inhumains, inclassables, aux organes inconnus, ne sont-ils pas plutôt des Marsiens descendus sur la terre?

Avec le décousu des mauvais rêves, il croit voir partout maintenant des femmes sauvages ornées de gris-gris, coiffées de tiares





de manitou, canaques aux tignasses colorées, troglodytes chargées de peaux de bêtes pendantes, Peaux-Rouges à cheveux verts, hérissés de plumes écarlates. Et voilà que, suprême horreur, il aperçoit, courant vers lui, une cannibale crépue — une vraie, celle-là — le corps étranglé, presque coupé en deux par un carcan, le nez traversé d'un anneau, la bouche sanglante

fendue jusqu'aux oreilles...

Définitivement affolé, pris de panique, il boucle sa valise et prend le premier chameau pour Tombouctou.

Sans doute cette parabole est-elle excessive, et point n'est besoin de revenir de Huronie et d'avoir la fièvre tropicale pour être frappé de la crise de mauvais goût qui sévit à Paris en ce moment. Mais nous l'avons vu naître et se développer peu à peu, et nos yeux déjà gâtés, vaccinés, si je puis dire, ont eu le temps de s'y habituer progressivement. Nous sommes moins impressionnés que notre Huron africain, sevré de Paris pendant dix ans et placé brutalement devant ces invraisemblables réalités.

Bien plus, il arrive ce fait inouï que les pires extravagances ne soulèvent aucune protestation et se déchaînent au milieu de l'indifférence générale. S'il reste encore quelques personnes de bon sens pour s'indigner de cette mascarade, la plupart des Parisiens ne s'en émeuvent pas autrement, et d'aucuns même considèrent cela comme le chic suprême. Et tenez ! J'ai réuni dans une sorte de "Musée des Erreurs" des spécimens variés de l'élégante dernier cri. Et je suis convaincu que beaucoup de gens hésiteront à trouver mes croquis si ridicules. Peut-être même d'honnêtes dames, bien intentionnées, y voyant des gravures de mode et prenant à rebours ma démonstration, essaieront-elles naïvement de réaliser pour elles ces absurdes toilettes : je ne suis pas sans inquiétude.

Les femmes que représentent mes dessins ne sont pas des exceptions choisies à plaisir pour les besoins de la cause. Non : ce sont des femmes comme vous en rencontrez partout, aux courses, dans les thés et dans les salons, où elles ne font nullement scandale, et dont les photographes mondains, fournisseurs des magazines et des journaux, répandent les images



jusqu'aux confins du monde, comme des modèles accomplis du chic parisien. Ces toilettes qu'elles portent, je les ai reproduites telles à peu près que je les ai vues, en y changeant à peine quelques détails pour les démarquer. Et cependant, pour qui sait regarder, quels chienlits ! et comme, en poussant un peu à la charge, on arrive facilement à en montrer l'extrême grotesque !

Place aux masques : le défilé commence.





Voici d'abord des femmes déguisées en spahi, en palikare; voici des juges inénarrables coiffés de la toque évasée, vieux chats-fourrés au collet d'hermine; voici un bedeau en surplis et voici un cocher devenu fou, qui a mis son carrick autour des reins. D'autres suivent, qui ressemblent à un mât de cocagne avec son cerceau, ou à un cierge de première communion entouré de papier frisé. Puis c'est une femme à trois étages, coupée en tranches; quatre cornets superposés qui s'emboîtent les uns dans les autres comme des oublies composent celles-là; sa voisine, avec sa robe contournée, a l'air d'avoir autour d'elle un escalier en colimaçon; et cette autre est affublée d'une carcasse de robe brûlée que des chenilles achèvent de dévorer.

Devant de pareilles toilettes, si l'on peut dire, on reste perplexe. Sont-ce des humoristes à froid ou des gens sérieux qui les ont combinées ? Ont-ils eu vraiment l'intention de parer les femmes et de les rendre plus séduisantes ?

Considérez maintenant les détails de ces singuliers déguisements, de ces emballages maladroits, de ces housses irrationnelles, goûtez-en la laideur compliquée, préméditée, la loufoquerie laborieuse. Ecoulements d'étoffes amorphes, cascades de plis que rien ne justifie et n'explique, superposition de volants, boursoufflures étranglées sans raison, brisées à angles vif, saillies inattendues, jeux de boutons oiseux qui ne boutonnent rien, tout cela est un perpétuel défi à la logique. C'est la grâce du corps de la femme sabotée à plaisir. Et quelle accumulation de trouvailles saugrenues ! On a imaginé des embryons de crinolines, des jupettes agressives, revêches, armaturées de laiton et des draperies inertes qui pendent en plis morts comme de vieux rideaux fatigués, des espèces de camisoles de force, de fausses culottes froncées comme des stores, des tuniques ceinturées de soutien-fesses, des cages à mouches, des paniers, que dis-je ? des besaces.

C'est le déchaînement et le triomphe du "ki-ki".





MUSÉE DES ERREURS





La belle d'autrefois





LES
AUTOMOBILES
RENAULT





SEM











SEM

PARFUMS
DE
COTY







SEM

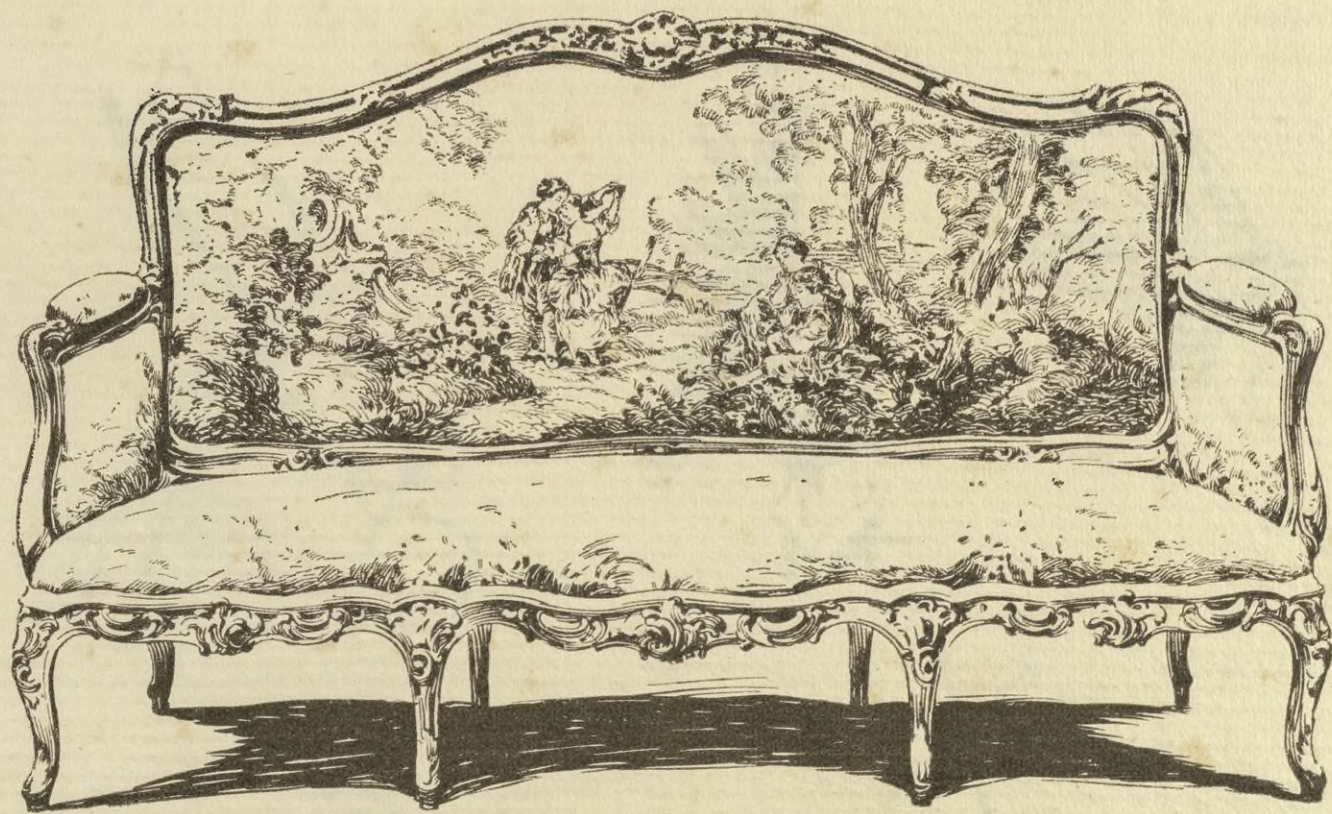








LES
AMEUBLEMENTS
DE
JANSEN





Les Chapeaux

Et les chapeaux donc ! Ah ! les chapeaux, quel assortiment de folies, quel magasin d'incohérence ! Tout y passe, à peine transformé : les cache-pot, les abat-jour, les casseroles, tous les couvercles possibles. Les femmes ont tout essayé, tout risqué, les coiffures de tous les temps et de tous les pays, tout ce qui, depuis l'origine du monde, a pu être imaginé pour couvrir la tête, l'orner, et au besoin l'enlaidir : les bourrelets d'enfants, les chéchias, les chapkas, les turbans, les calots et les calottes, les fez et les pétases, les bérêts et les barettes, les bicornes et les tricornes, les toques et les toquets, jusqu'aux mitres d'évêque... jusqu'à la tiare !





On est confondu en voyant ce qui peut germer sur le crâne de la Parisienne d'aujourd'hui : les casques d'aviateur, de scaphandrier ou de téléphoniste, des colbaks hérissés de grappins, de harpons ou de hérissons à ramoner les cheminées, des capsules surmontées de saules pleureurs, de palmiers, d'ananas, d'arbres de Noël !

Certaines élégantes sont coiffées d'un serre-tête d'où jaillit, comme d'un claque d'escamoteur, un flot de rubans furieux ; d'autres ont le front bandé d'une sorte de pansement de soie, ou sont aveuglées comme des faucons

chaperonnés. Il y a des chapeaux aigus, coupants, barbelés, crochus, agressifs, des espèces d'engins arides et secs qu'on dirait inventés par des ingénieurs futuristes. Il y en a de polyédriques, d'elliptiques, de trapézoïdaux, de polygonaux, de conoïdes et de naviculaires. Il y en a qui semblent en zinc, en tôle, en caoutchouc, en pegamoïd, en celluloïd, en Lincrusta-Walton, et même quelques-uns en paille et en feutre. On ne sait plus ce que c'est : des trucs d'institut de beauté pour modeler le crâne, des machines à sécher les cheveux, ou de terribles appareils à migraines !!!



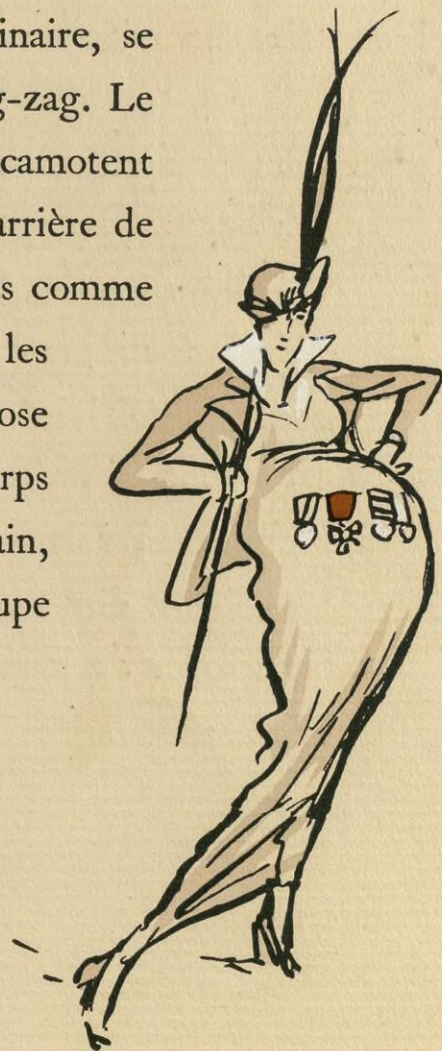
Certes, on a le droit d'être surpris que ces déguisements bouffons ne déclenchent pas le fou rire de ceux qui les contemplent. Mais, ce qui étonne davantage encore, c'est l'aplomb imperturbable, la parfaite assurance des innocentes qui les portent. Devant tant d'inconscience on éprouve cette sorte de gêne qu'inspirent les folles. Petites folles plutôt, martyres illuminées de couturiers et de modistes aberrants en mal de nouveauté. Mais regardez-les donc : la tête rejetée en arrière, les narines dilatées d'aise, un sourire vainqueur aux lèvres, l'œil dominateur, irrésistible, elles se campent dans des poses d'apparat, un poing sur la hanche, attendrissantes de conviction et de certitude, devant les naïfs photographes d'Auteuil qui les traquent, les cernent dans un cliquetis d'obturateur et devant les dessinatrices de mode qui, grises et ternes au milieu de la foule parée, les croquent furtivement dans le creux de la main.

Oh ! la candide insolence de ces regards distants, coulissés par-dessus l'épaule, la suffisance sifflante de ces bouches pincées, ces rengorgements dinonnants, l'arrogance ingénue de ces yeux mi-clos derrière le face-à-main qui semblent dire : " C'est nous les déesses du jour, les oiseaux sacrés de la mode. La grâce de Paris s'incarne en nous et l'univers attend nos oracles. "





Ces toilettes de Nessus ont empoisonné les Parisiennes, et depuis qu'elles sévissent on a vu s'altérer peu à peu leur allure. Ces femmes, que nous avons connues naguère cambrées et croupionnantes, se sont progressivement détendues, aveulies jusqu'à devenir des sortes d'écharpes mouillées. Toutes, comme sur un mot d'ordre, les longues et les courtes, les grosses et les maigres, les jeunes et les vieilles, pétries, malaxées par le tango, le bassin désarticulé, décliqué, esquissant un continuel "corte" imaginaire, se déhanchent, se démanchent plutôt en S et en zig-zag. Le dos arrondi, le buste écroulé sur la taille, elles escamotent leurs fesses dans les espèces de vide-poches qui pendent à l'arrière de leurs robes, tendant des ventres émerveillés, encadrés de volants comme un ostensor de ses rayons, — pauvres ventres vidés par les cliniques mondaines, stériles et désaffectés, poitrinant, si j'ose dire, ainsi que des ventres d'honneur ! Tout le poids du corps repose sur un pied, tandis que l'autre, abandonné et lointain, fait le mort et traîne à terre, émergeant du chaos de la jupe écroulée.



Telles sont, ou à peu près, les élégantes que l'Europe nous envie. Certes, d'autres époques en France ont connu des accès d'excentricité analogues à celui qui nous ravage. Sous le Directoire, notamment, la mode a atteint un degré de fantaisie inouï. Mais le débordement de joie et de licence qui salua Thermidor était, après tout, bien excusable : il y avait de quoi faire tourner les têtes qui avaient échappé à la guillotine. D'ailleurs les Merveilleuses, jusque dans leurs pires audaces, savaient garder la marque du pur goût français ; elles furent préservées de trop lourdes erreurs par la tradition encore vivante du dix-huitième siècle finissant. De plus, elles s'inspiraient de l'art classique grec, mis en vogue par David et son école, et leur reine, Mme Tallien, fut la petite-cousine, un peu folle il est vrai, de la sage Pallas Athénée.

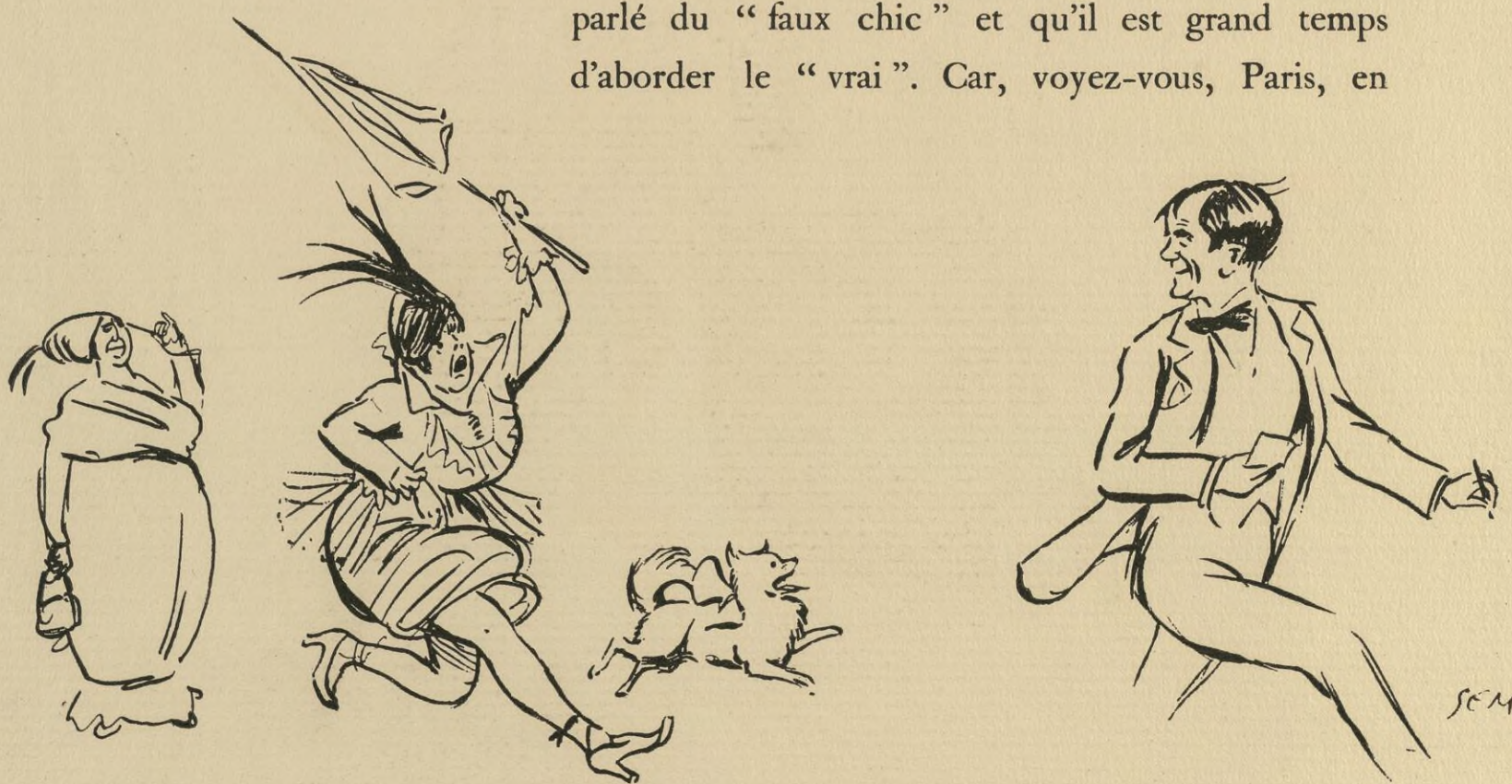
Hélas ! ce n'est plus une révolution française que subit aujourd'hui la mode. Le mouvement nous vient de l'étranger, qui proclame les *Droits de la Femme* à toutes les extravagances. C'est le triomphe de la déesse Dérison. Et il faudrait un nouveau Debucourt pour crayonner, évoluant sous les arcades du Palais-Royal modern-style, — le hall de Magic-City — les incroyables Parisiennes de ce temps.





Il est singulier que les femmes recherchent des parures d'une complication aussi excessive, au moment précis où le costume masculin tend vers une plus absolue netteté, où les constructeurs d'automobiles, dans un grand effort de simplification, réduisent aux lignes pures les formes des capots et des carrosseries et poussent le souci de la sobriété jusqu'à éteindre, en les brunissant, le clinquant des parties métalliques — phares, trompes, poignées — dont naguère on tirait un effet de luxe. Il y a une si frappante antithèse entre la stricte correction de cette Renault, de ce gentleman d'une élégance presque linéaire et les ébouriffements de ces poules érupées, qu'on a vraiment de la peine à croire que ce groupe forme un ensemble de la même époque.

Mais cette petite folle arrive fort à propos pour m'avertir que j'ai assez parlé du "faux chic" et qu'il est grand temps d'aborder le "vrai". Car, voyez-vous, Paris, en



dépit de toutes les mauvaises influences et malgré ses erreurs, demeure la capitale du "vrai chic". Et si mon Huron du début avait su dominer son premier étonnement et moins précipiter sa fuite, il aurait découvert,

discrètement dissimulées au milieu de ce défilé de mi-carême, non pas quelques-unes, mais des milliers de Parisiennes exquises, habillées avec un goût sûr par une élite de couturiers et de modistes qui savent encore soutenir le bon renom et la suprématie de Paris.

Voyez cette petite robe d'un bleu cendré, comme pastellisé par la lumière modérée de Paris. C'est un rien : une tunique retenue par une ceinture sur une jupe droite. Mais quel petit chef-d'œuvre de simplicité harmonieuse et discrète ! Le buste fragile de cette jeune femme se meut aisément dans ce souple velours adouci d'un col et d'une bande de fourrure, tandis que la jupe claque allégrement entre les pieds alertes, à la cadence de la démarche réglée sur l'amble du lévrier. Il faudrait avoir des yeux bien peu exercés, de bien mauvais "callots", dirait une arpette indignée, pour ne pas deviner à première vue que cette charmante promeneuse s'est échappée des mains divines des deux sœurs fées que l'univers nous envie.



Cette robe d'une grâce jeune, ingénue, laissant flotter autour des jambes moins serrées, moins gainées, un gentil mystère de bon aloi, inspirée par la plus pure tradition française, est bien l'œuvre de Mme Paquin, reine de la rue de la Paix, dont le visage animé à la Fragonard, éclairé par des yeux de portrait sous des cheveux poudrés à frimas, évoque le charme du dix-huitième siècle.



Toute l'élégance de la femme flotte, si j'ose dire, dans l'ampleur de ce manteau libre, sans adhérence, et qui pourtant souligne et suit les moindres nuances de l'attitude. Quelle est la Parisienne un peu avertie qui, en admirant ce vêtement malléable, ne dira pas tout de suite : "C'est du Chéruit !..." Mme Chéruit qui communique à toutes ses créations son chic bien à elle, comparable à aucun autre, son goût si secret, d'une distinction sûre dans l'originalité la plus franche.





Côté des hommes. — Il m'est moins facile d'insinuer que M. Dœuillet sait donner aux robes qu'il imagine son aspect personnel. Cependant, à voir ce gentleman correct et net, on est certain qu'il ne peut rien concevoir qui ne soit parfaitement juste. Quel soulagement de reposer ses yeux, fatigués par l'arsenal de complications sau-

grenues que je vous ai décrit si laborieusement, sur cette toilette sans accessoires, sans trucs, toute en effets simples, faite d'une étoffe fluide qui roule sur la grâce de la femme, ainsi qu'une onde, et qui semble avoir été modelée sur son corps même.



MM. Worth ! Saluons.

Ils sont les descendants de l'homme de génie qui inventa la "rue de la Paix" et fut l'inspirateur de Win-

therhalter. Ils continuent la tradition de leur noble maison en la rajeunissant d'une fantaisie moderne. Par ces temps démocratiques, où se prélassent dans les salons officiels les élégances d'Agen et de Castelnaudary, ils prolongent le souvenir des Tuileries et gardent l'étiquette des cours. Cette robe altière à la traîne de brocart, diaprée ainsi qu'une queue de paon, dit bien qu'ils restent les couturiers attitrés des altesses.

Enfin voici des Parisiennes
qui ne sont pas coiffées de hérissons
et de porcs-épics; voici de vrais
chapeaux de Paris, la seule ville au
monde où on ait jamais su chif-
fonner un nœud de ruban, dresser
une plume ou piquer une fleur.

D'autres mains que celles
de Georgette pourraient-elles pétrir,
mouler avec cet art un feutre ou
une paille, comme un potier sa
glaise, sur une tête de femme et
en parfaire la grâce?



La saison m'invite à vous offrir ce gentil œuf de Pâques d'où
éclôt un délicieux visage dont la fraîcheur s'avive au vent de l'auto
qui l'emporte.





Vous reconnaîtrez, je l'espère, le profil célèbre d'une de nos plus élégantes Parisiennes sous ce gracieux chapeau bien coiffant que Demay a conçu pour elle.



J'ai gardé pour le dessert ce chapeau de bon ton, moins "battant l'œil", dont les plumes contournées en spirales de fumée se mêlent agréablement à la cendre des cheveux blonds. L'excellence de son style et des éléments qui le composent trahit suffisamment son origine sans qu'ils soit nécessaire d'ajouter qu'il est marqué au meilleur coin... de la "rue de la Paix".

Ces quatre mots, qui sont une devise, terminent bien cet album que je ne veux pas signer sans avoir remercié les éminents artistes de la mode qui

m'ont permis de choisir dans leur collection ces toilettes "reposantes", d'une inspiration saine et traditionnelle, dignes d'être proposées comme des modèles du "vrai chic" français.

Si cette petite histoire ne vous a pas ennuyés nous la continuerons bientôt.

SEM.



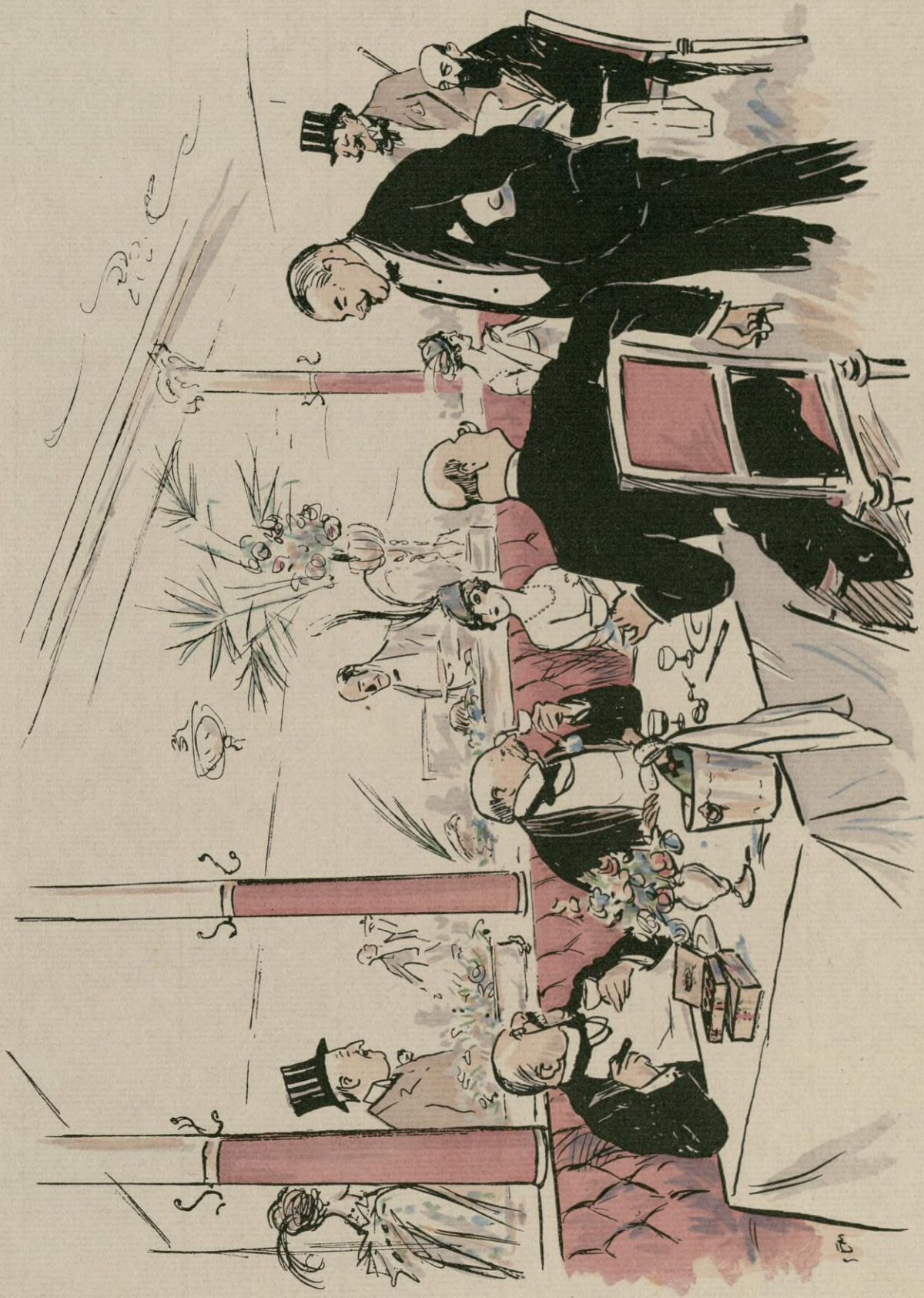


L'ORFÈVRERIE
DE
BOIN-TABURET

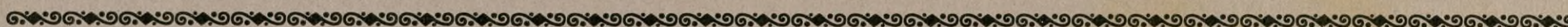


ACHEVÉ D'IMPRIMER
SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE
DE
S E M
LE 25 MARS 1914
PAR
"SUCCÈS", 18, RUE ROYALE
PARIS

POUR LA VENTE ET LA PUBLICITÉ EN
FRANCE ET A L'ÉTRANGER, S'ADRESSER
A "SUCCÈS", 18, RUE ROYALE, PARIS



LE VRAI CHIC EST DE SABLER
LE MOÏET ET CHANDON CHEZ LARUE.



Intérieur de la grande salle

DÉJEUNERS
:: DINERS ::
SOUPERS

RESTAURANT LARUE
3, PLACE DE LA MADELEINE
:: ET 27, RUE ROYALE :: PARIS



Henri-Labourdette

CARROSSIER

35

CHAMPS-ÉLYSÉES

(Angle des rues Marbeuf et Marignan)

CRÉATEUR DU SKIFF TORPEDO, Breveté S. G. D. G.



A Monte-Carlo

A Monte-Carlo



L'ARISTOCRATE AMÉRICAINE

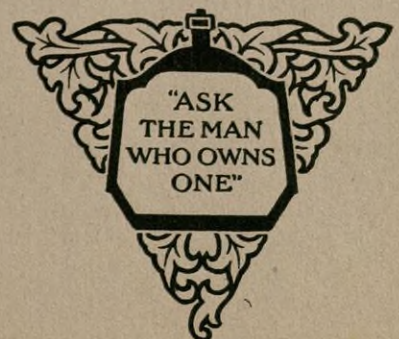


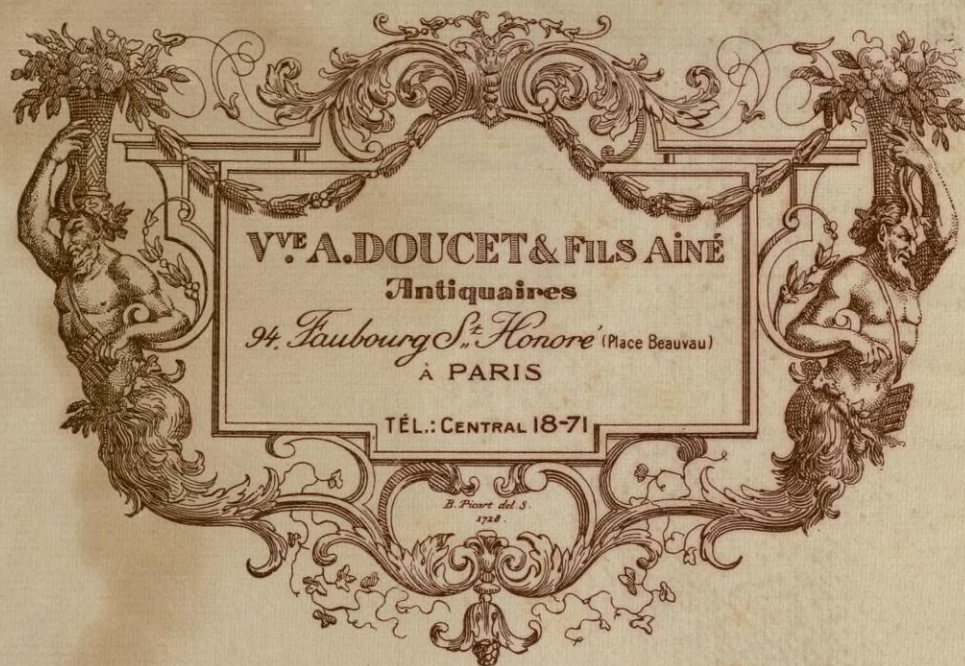
Packard

PACKARD MOTOR CAR C^o OF PARIS

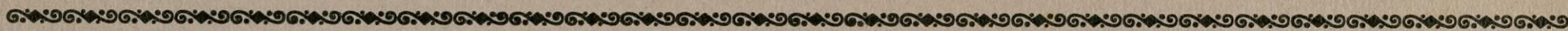
5, Rue Newton

TÉLÉPHONE 690-42





CETTE MAISON N'A PLUS DE
SUCCURSALE A DEAUVILLE,
TROUVILLE NI AILLEURS



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET ALBUM :

300 Exemplaires sur Japon, numérotés et signés par
SEM, l'album cartonné.. .. 60 francs

.....
RELIURE DE LUXE. — SEM a dessiné
spécialement pour cette édition une curieuse reliure en
plein chagrin. La reliure. 125 francs



O. Rosier

12, PLACE VENDOME

PARIS